

ACTION(S) LOCALE(S)

LES NOUVEAUX
TERRITOIRES
POLITIQUES



Ménagement vs. aménagement

La prospective en aménagement est posée et prête à être appliquée au tournant des années 1960-1970 sous la forme de « flashes » pris au-dessus de la France, du sud au nord, en passant par la Corse : vision totalisante des espaces, distinction de zones stratégiques, répartition spatiale des zones de production, découpage en réseaux, séparation entre zones denses et zones désertes, analyse du maillage autoroutier, valorisation des pôles de production, détermination des potentialités touristiques, modernisation des transports avec la création d'aéroports régionaux, connexion autoroutière entre Grenoble et Turin, de même qu'entre Marseille et Barcelone, afin de créer des satellites métropolitains, exploitation et préservation des ressources, fondation de clubs de développement... Le Massif central est destiné à devenir soit un grand parc entouré d'autoroutes, soit la capitale de la production de bétail. On propose aussi de faire de Marseille une métropole à thème... On aurait tort de prendre ces scénarios pour des élucubrations purement théoriques, tant il est vrai que bien des axes ici évoqués se sont concrétisés depuis. Partant de là, la *pro-spective* doit être comprise non comme un point de vue tourné vers un futur improbable, mais comme une vision militaire projetée sur le réel d'aujourd'hui. Quelque chose comme une « logistique de la perception ».

Outre l'insupportable condescendance de cette « vision d'en haut », la prospective a été très clairement pensée, de la Rand jusqu'à la Datar, comme une application, sur le territoire, des sciences de la guerre, un savoir dont toutes les aviations militaires avaient, au moins depuis la Première et surtout la Seconde Guerre mondiale, expérimenté puis perfectionné la précision quasi mathématique à travers la photographie aérienne. L'intérêt militaire d'une prise de vue aérienne de grande résolution allait devenir un standard de l'analyse stratégique en donnant de la Terre une vision planisphérique. Vision à la verticale du sol qui sera déterminante dans l'histoire conjointe de l'ingénierie spatiale, militaire et environnementale, comme l'a bien montré Grevsmühl dans son passionnant *La Terre vue d'en haut* où il relate ces propos significatifs d'un fameux météorologiste et aéronaute du XIX^e siècle, déclarant, depuis la nacelle de son ballon : « Quand on se retrouve à une certaine hauteur de la surface de la Terre, on perd toute sensation de la hauteur comparative des objets. Le paysage disparaît, en ce sens que l'on n'en voit plus que la projection sur un plan. Jamais je n'avais vu les paysages terrestres plus semblables à un plan d'ingénieur. »¹ Ce plan bien régulier, où il n'y a plus d'aspérités de terrain, seulement une surface lisse, s'est depuis déployé considérablement, avec l'usage des images haute résolution enregistrées par des satellites et des drones. Ces derniers sont très largement utilisés dans les guerres de contre-

EXTRAIT D'UN TEXTE DE JEAN-BAPTISTE VIDALOU, BÂTISSEUR EN PIERRE SÈCHE ET AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE.

insurrection comme en aménagement du territoire ou encore pour l'inspection des infrastructures sensibles. Le territoire se transforme en une cible aussi éloignée de l'expérience personnelle qu'une zone lointaine observée depuis un écran. C'est comme si, pour produire cette cartographie hors sol, pour concevoir ces mesures à distance, l'homme du plan, qu'il soit ingénieur, économiste, ou géographe, devait se dégager de tout attachement, s'arracher de ce qui est proche de lui, devenir *extra-terrestre*. Plus il se distancie de la Terre, mieux il peut la mesurer, mais plus il se trouve dépouillé de tout monde habitable.

C'est ici le point central : l'aménagement du territoire est un *aplanissement*. Une mise en plan. Un nivellement spatial. (...) Un même axe (qui) se propage, une idéologie qui voudrait voir les espaces comme des surfaces homogènes, où toute friction serait lissée voire supprimée, le territoire autant que les résistances, les corps autant que les mémoires.

À l'heure actuelle, certains travaux anthropologiques le révèlent assez finement : tout un chacun est constitué par l'histoire des lieux qu'il habite, de la même manière que ces lieux sont faits de son histoire à lui. Ils se développent ensemble. Les êtres s'enchevêtrent, les existences se tissent d'autant de trajectoires géographiques, inscrites à même le sol. Rompre ce lien entre les êtres et les lieux, c'est aussi rompre le lien de ces êtres avec leur passé. Cela s'appelle, comme le dit si bien Tim Ingold, *mettre à plat*. Et c'est cette mise à plat que produit toute infrastructure, de par le maillage de connexion, point par point, nœud par nœud, ligne par ligne, qu'elle taille à travers les territoires et toujours en traçant droit. Forcer la matière. Homogénéiser, rendre comparable. Chaque portion d'être, chaque part découpée devant avoir sa fonction. Toujours un problème de planification. De géométrie. De mesure. D'équivalence.

Il faut se le dire : l'aménagement ne fonctionne pas s'il ne découpe préalablement, et pour ainsi dire à chaque instant, des parcelles de terre, des éclats d'existences pour les transformer en « pôle », en « zone », en « site », en *cluster*, précisément comme espaces et vies séparés sur lesquels agir en retour. Et s'il le faut, on mènera la guerre aux habitants, chassant les indésirables, ceux qui refusent l'ordre économique, ceux qui résistent à la colonisation intérieure. L'aménagement du territoire doit d'abord mettre à plat les différentes portions d'un monde disloqué pour pouvoir ensuite les agglomérer et en extraire des flux monnayables. Voilà sa redoutable façon de procéder : planifier des choses et des êtres, mais les planifier sur leurs propres ruines, sur les gravats de leur mémoire même. ●

EXTRAIT DE *ÊTRE FORÊTS / HABITER DES TERRITOIRES EN LUTTE*, JEAN-BAPTISTE VIDALOU, COLLECTION ZONES, ÉD. LA DÉCOUVERTE, PARIS, 2017.

1 Sebastian Vincent Grevsmühl, *La terre d'en haut*. *L'invention de l'environnement global*, Seuil, Paris, 2014, p.113.



Action(s) locale(s), les nouveaux territoires politiques

Été 2022 : Canicules ici, feux destructeurs là-bas, des populations partout dans le monde aux prises avec la sécheresse... Colère, impuissance, peur. Demain c’est aujourd’hui. Dire encore qu’il faut changer collectivement ! Comment ? De nombreuses initiatives publiques, parapubliques, associatives, construisent une transition sociale et culturelle : ces projets travaillent de nouveaux imaginaires pour inventer d’autres manières de cultiver, habiter, travailler, manger, organiser, relationner... dans cette création de survie, chacun.e a une place.

La Maison forte, à Monbalen, entre Agen et Villeneuve-sur-Lot, entre Bordeaux et Toulouse construit patiemment une « fabrique coopérative des transitions ». Au cœur de son activité, la question culturelle — en tant que fabrique d’imaginaires — comme levier prioritaire de changement : programme de résidences et de recherches, missions d’études et de recherche-action, grandes journées de rencontres publiques (les « Bazar ») et des séminaires (Champ magnétique), valorisant les pratiques de bifurcations, mais aussi, dans la même dynamique, une action agroécologique, des Guinguette-concerts, des séjours à la carte, des vacances... Bref, 1000 occasions de se rencontrer et d’inventer le changement.

Ce second Cahier de La Maison forte tente de rendre compte de ces interstices de questionnements, de trouvailles, de créations, d’idées, de joie, d’amitiés. Vivre ici, en territoire rural, autorise une grande créativité, vivre ici en Villeneuvois, Vallée-du-Lot, oblige à beaucoup d’humilité mais demande une grande ambition, pour affirmer une connexion aux mouvements des Idées, aux forces de changement et de solidarité. Ce Cahier fera une place aux expérimentations de La Maison forte (les *Bazar* du printemps, les résidences d’artistes et de chercheurs, MATIANG, une solution d’intelligence territoriale...) mais tentera aussi de restituer d’autres initiatives du territoire qui signent une singularité, une attente, un Désir de changement, ici. Toutes ces initiatives — et les personnes qui les animent — appellent chacun.e à interroger son action et son engagement sur le terrain pour reprendre la main sur son territoire de vie (*a minima*). Et questionner si nécessaire la décision politique. Réapprendre à être citoyen, non par stricte opposition de *principe* mais comme moyen de construire des solutions durables. Deux années de Covid et deux difficiles élections semblent creuser encore un peu plus les clivages. Besoin de reconnaissance et de sécurité pour les uns, besoin d’innovation et d’ambition pour les autres !

Alors, comment réarticuler initiatives de la société civile, des citoyens et des collectivités publiques ? La question du développement territorial est d’une actualité brûlante tellement des modèles de développement (et de transition) s’opposent. Depuis plus de soixante ans, des chercheurs apportent des éléments d’analyse critique qui méritent d’être entendus et partagés¹. Comment créer de nouveaux territoires relationnels, des espaces ruraux créatifs et solidaires.

Partout semblent émerger d’autres possibilités de lutte, d’action sociale, de mise en lien. Quels sont les leviers de ces nouvelles citoyen-netés, quelles sont les conditions de faire autrement politique ?

L’équipe de La Maison forte

¹ La Maison forte mène à ce sujet un travail de défrichage studieux : il est au cœur de la rencontre Champ magnétique deuxième édition, le 24 septembre 2022.



© La Maison forte

SOMMAIRE

6	La fabrique cognitive des territoires, Vincent Pacini
8	Visaccop : projet de recherche-action
13	<i>Bazar</i> : un parcours évènementiel
15	Collectif Rouler sa bosse
16	Carte heuristique des <i>Bazar</i> (2022)
18	<i>Kampaï</i> , atelier Quand même
20	Aurélia Zahedi
21	Fernando Cabral
22	<i>Rodez-Mexico</i> , Julien Villa
24	ENEDIS : massacre à la tronçonneuse
26	Économie circulaire : l'Ecoparc de Damazan
27	Les Géorgiques, Céline Domengie
28	Lexique

PAS À L'HORIZONTAL, EN FAIT, DISPOSITIF SONORE ET CHEVILLÉ DE JULIA HANADI AL ABED ET LAURENT TIXADOR, JUIN 2022

LA FABRIQUE COGNITIVE DES TERRITOIRES

QU'EST-CE QUI FAIT QU'UN TERRITOIRE EST TERRITOIRE ? ALORS QUE LES RAISONS QUI ONT DÉCIDÉ DE LEURS FRONTIÈRES SONT DÉSORMAIS BIEN LOIN, LES ENTITÉS ADMINISTRATIVES DOIVENT RECRÉER UN CADRE COGNITIF ET ORGANISATIONNEL POUR EXISTER. EXPLICATIONS AVEC VINCENT PACINI, PROFESSEUR ASSOCIÉ À LA CHAIRE DE PROSPECTIVE ET DÉVELOPPEMENT DURABLE DE LA CHAMBRE NATIONALE DES ARTS ET MÉTIERS, ET CHERCHEUR ASSOCIÉ AU PACTE (POLITIQUES PUBLIQUES, ACTION PUBLIQUE, TERRITOIRES).

La Maison forte Pourquoi est-il si difficile de penser les territoires aujourd'hui ?

Vincent Pacini Un territoire n'est pas comme une organisation. Dans une organisation, il y a des liens de subordination, des process, et un cadre cognitif qui permettent de penser le monde ensemble. Un territoire, au contraire, n'a pas de continuité cognitive ni organisationnelle. Aujourd'hui plus que jamais, un territoire est un espace qui comprend des acteurs multiples, et des échelles multiples. Le cadre cognitif — aujourd'hui flottant ou absent — est donc à refabriquer de toutes pièces. Pour être plus précis, il y a longtemps eu plusieurs cadres cognitifs qui coexistaient en silos : le cadre cognitif de l'État, celui du territoire lui-même, celui des entreprises, celui des travailleurs, etc. Chacun avait sa propre manière de traiter le territoire, sans jamais se soucier d'un cadre et d'un bien commun.

L. M. F. Comment expliquer que ce fonctionnement n'opère plus aujourd'hui ?

V. P. Le découpage actuel du territoire français a été décidé il y a plusieurs siècles, à une époque où les chef-lieux devaient être accessibles en moins d'une journée de cheval. Tout ça a éclaté depuis longtemps, mais les frontières administratives sont restées. Depuis la Révolution Industrielle et jusqu'aux années 1960, la richesse créée sur un territoire se répercutait sur les revenus des habitants de ce même territoire. Autrement dit, quand le PIB par habitant augmentait, le revenu par habitant augmentait. Depuis le 20^e siècle, non seulement ces courbes sont en déclin, mais elles sont décorrélées depuis le milieu du 20^e siècle. La richesse d'un territoire n'a plus d'impact sur la richesse de ses habitants. Pourquoi ? Parce qu'on est passé d'un territoire de stock à un territoire à la fois de stock *et de flux*. La richesse n'est plus systématiquement produite et consommée sur le territoire, et ce dernier n'a plus vraiment de frontières nettes. Ajoutons à cela l'augmentation de l'espérance de vie — passée pour les hommes de 57 ans dans les années 1950, à 80 ans aujourd'hui — et la réduction du temps de travail — le temps libre ayant été multiplié par 4 — et c'est toute une réalité de territoire qui se transforme. Aujourd'hui, on parle de territoires comme si l'objet n'avait jamais changé. Pourtant, tout est différent.

L. M. F. L'habitabilité des territoires elle aussi, a changé...

V. P. Bien sûr, il faut parler de l'Anthropocène : l'humain a modifié fondamentalement les équilibres qui s'étaient construits sur des milliards d'années. 70% des écosystèmes vivants sont aujourd'hui dégradés ou en voie de dégradation. La vie sur le territoire est elle-

même plus fragile, d'une certaine façon. L'humain ne doit donc plus seulement réduire les impacts négatifs, mais développer de nouveaux impacts positifs. Autrement dit, entrer dans une nouvelle façon de penser son développement. Or, si on veut passer à l'action, imaginer de nouvelles réponses à ces nouveaux enjeux, il faut une colle cognitive et une colle organisationnelle. Des outils existent, des méthodes existent, mais il manque quelque chose de fondamental : la posture. On sait désormais que l'homme n'est plus au centre du système, mais un élément du système. Or, on continue à agir en étant au centre du système. Voilà un premier changement de posture à opérer.

L. M. F. Quels sont les autres ?

V. P. Depuis l'époque des Lumières, la culture française véhicule l'idée que pour fabriquer de la connaissance objective, il faut que le « sujet » soit déconnecté de l'« objet ». Cet héritage nous amène à passer un temps — et des sommes — considérables sur des études et des diagnostics, au détriment de la construction d'une expérience collective. Cela nous pousse également à croire qu'on peut mener un projet de territoire seul, isolé dans un bureau, au lieu de le faire entouré de compétences et de partenaires multiples. Quand on cuisine, il y a deux façons de procéder : soit on achète les ingrédients d'une recette toute faite, soit on compose une recette à partir de ce qu'on a sous la main. Voilà ce qu'il faut faire : partir de l'existant.

Et puis, pour que les acteurs se mettent en mouvement, il faut qu'ils aient un sens collectif. Jamais un diagnostic ne va enclencher de l'action ni créer du désir. Il faut toucher à l'émotion autant qu'à la raison. La notion de ressources peut aider à créer une mobilisation collective. À partir du moment où on se met d'accord sur les ressources d'un territoire, sur leur niveau de criticité, et sur les personnes concernées, on fabrique un commun cognitif sous forme de taxonomie des ressources. Par exemple, ça permet de ne plus parler seulement d'agriculture, mais du sol, de son appauvrissement et de sa régénération.

L. M. F. Y a-t-il des spécificités des territoires ruraux ?

V. P. Les territoires ruraux ont plus de ressources qu'ils ne le pensent. Le problème ne vient pas d'un défaut de ressources, mais d'un défaut de gestion de ces ressources, dont on ignore parfois même l'existence. Il faut mettre autour de la table les personnes capables d'apporter les ressources et, à partir de là, enclencher un récit pour imaginer une nouvelle façon de mutualiser, de mobiliser et de régénérer ces ressources.

Mais plus encore qu'en ville, les territoires ruraux manquent d'imaginaire, de créativité. Il faut bifurquer et accepter de s'ouvrir davantage à la différence, à de nouvelles compétences, et arrêter de traiter des sujets transversaux de manière purement verticale et en silos.

L. M. F. Comment y parvenir ?

V. P. Souvent, c'est la peur qui empêche de faire le bon pas de côté. On a moins peur de faire un pas en avant qui ne sert à rien que de faire un pas de côté qui va tout changer. Pourtant, c'est ne rien faire et ne rien changer qui risque de bloquer le système. ●

VISACOOOP : PROJET DE RECHERCHE-ACTION ET CRÉATION D'UN DISPOSITIF D'INTELLIGENCE TERRITORIALE

AU PRÉALABLE, UN QUESTIONNEMENT : COMMENT CRÉER UN DISPOSITIF CAPABLE D'AIDER À MIEUX CONNAÎTRE ET COMPRENDRE LE TERRITOIRE, À EN STRUCTURER LE RÉSEAU DE COMPÉTENCES DE MANIÈRE PERTINENTE ET PÉRENNE ? LA MAISON FORTE, AVEC LA RECHERCHE-ACTION VISACOOP¹, A TENTÉ D'Y RÉPONDRE SUR LE TERRAIN DE LA VALLÉE-DU-LOT PENDANT 18 MOIS. EXPLICATIONS.

La plupart des territoires ruraux et/ou péri urbains souffrent d'un ensemble de difficultés connues : disparition des services publics, désertification des centres villes, paupérisation, départ des plus jeunes... Malgré ce constat partagé par nombre d'élus et de services techniques, les collectivités territoriales peinent à enrayer la spirale infernale, cherchant le plus souvent « ailleurs » (investisseurs, entreprises, agences conseil...) des solutions de développement et de mobilisation de leur territoire.

Sans doute, tout le monde en convient : il importe de poser les bons diagnostics ou plutôt des diagnostics nouveaux — prenant en compte de nouveaux critères d'évaluation — et de travailler à recréer une « intelligence territoriale » partagée par les acteurs de la société

civile et les citoyens. Les « diagnostics de territoire » confiés à des agences et des conseils spécialisés compulsent et analysent les mêmes données socio-économiques qui toutes concluent au même inextricable constat : la métropolisation signe la richesse, tout le reste, assimilé à la ruralité, la pauvreté. Dans tous les cas, la conduite de changement n'accompagne pas le diagnostic. Ces analyses apportent beaucoup de déception, de découragement, et une perte de confiance des acteurs de la vie économiques et des habitants. Il importe donc de « refaire intelligence territoriale », c'est-à-dire de collecter des données plus fines, plus sensibles, plus singulières afin de mettre en lien, obstinément, celles et ceux qui veulent produire du changement et ainsi proposer un dispositif qui puisse créer collectivement « l'idée nouvelle » — facteur clef de changement.

Identifier les initiatives, repérer celles et ceux capables de se mobiliser pour innover. Inventer de nouvelles cartes pour réinventer le jeu.

VISACOOP a construit une méthodologie de rencontre, d'analyse et de restitution de 100 interviews et adapté une solution de cartographie numérique écosystémique (NodusL ab ingénierie) qui permet de lire/interpréter les données collectées (un moteur sémantique est mis à contribution) et d'éclairer les

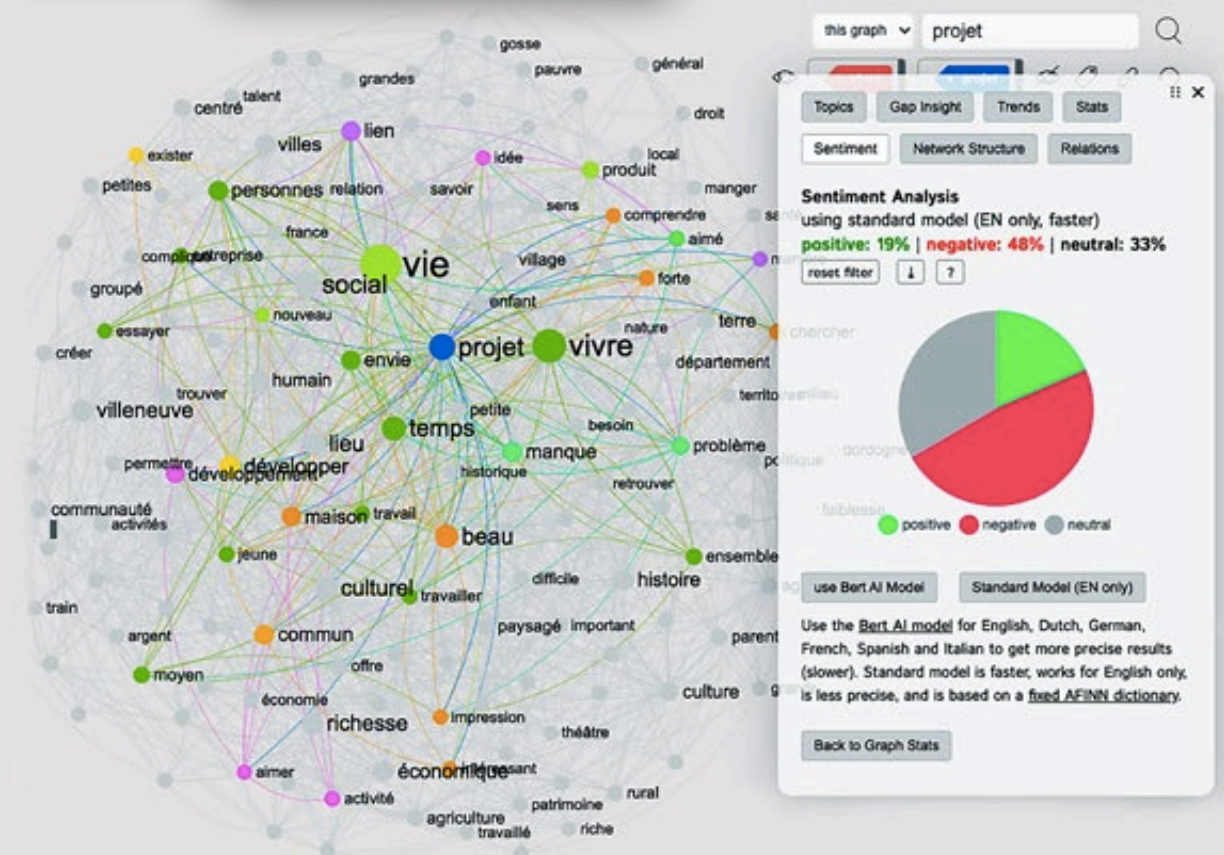
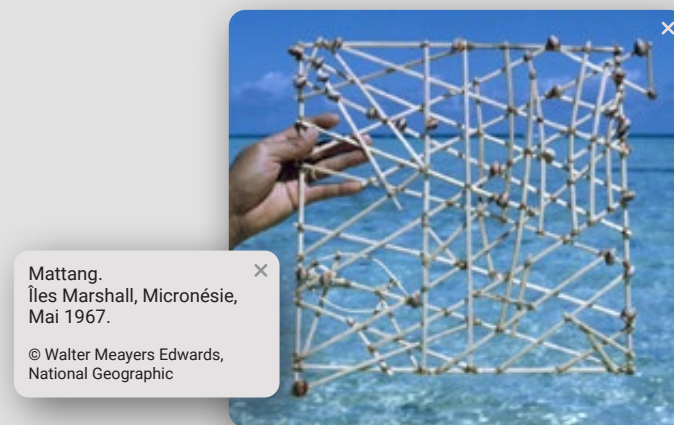
possibles collaborations à mettre en œuvre entre les parties prenantes afin de connaître plus largement les acteurs du territoire, d'organiser un dispositif de création de lien social et de structurer un récit contemporain, fier et vivant des ruralités en transitions. Cette recherche-action a produit la première carte relationnelle de La Vallée-du-*Lot* — présentée le 24 septembre lors de *Champ magnétique #2* — et a donné naissance à un service nouveau que La Maison forte met à la disposition de toutes les organisations, de tous les territoires qui voudront se familiariser avec cet outil d'intelligence territoriale innovant.

Ce nouveau service se nomme *MATTANG*, du nom des cartes polynésiennes capables d'écrire et de lire les mouvements des ondes — une toute autre perception de l'espace, du temps, du territoire : un chemin initiatique qui place l'Humain au centre de relations complexes et mobiles.

MATTANG invente une nouvelle cartographie, un dessin sensible, fondé sur la parole des habitants. Ces paroles sont traitées avec l'aide d'un système d'analyse sémantique capable de proposer d'autres visions de la donnée et de découvrir, en creux, des forces, des initiatives, des éléments d'histoire — possiblement oubliés — qui signent un avenir autrement. ●

1 VISACOOP est une recherche-action développée par le Laboratoire d'innovation sociale de La Maison forte en 2021-2022. Financée par le Conseil Régional Nouvelle-Aquitaine (projet lauréat de l'AMI Innovation sociale), avec l'aide de la Communauté d'Agglomération du Grand Villeneuvois.

**DES CARTES,
DES MONDES SYMBOLIQUES.**



La carte : une vision du monde

La cartographie rigoureuse et patiente que la fin du XIII^e siècle impose comme argument incontestable de la « réalité » des territoires français permet au pouvoir d'exercer pleinement son autorité physique, symbolique et fiscale. Outil de contrôle redoublé d'un enjeu militaire d'importance particulièrement sensible durant l'entre-deux guerres : de la précision des cartes dépend un avantage stratégique considérable.

Avec la perception de la complexité accrue du monde (flux, réseaux, mondialisation des échanges), les cartes deviennent qualitatives, enseignantes, riches de données associées. Aux illustrations mystiques du moyen âge, aux images d'Épinal des cartes dérivées des portulans succèdent les cartes associant l'espace, le temps et les savoirs. Et l'on découvre que la donnée associée et objectivée procède elle aussi, *nécessairement*, d'un point de vue. La carte organise ainsi un rapt sur nos imaginaires, sur nos capacités d'appropriation et de résistance. L'émergence de nouvelles cartographies radicales¹ cherche à prévenir du danger. Aujourd'hui, partout dans le monde, des artistes, des activistes, des citoyens s'approprient ces outils et les détournent pour articuler une dynamique réciproque entre la carte et le territoire. Et si le territoire enfin créait la carte ? Tentative de représentation du monde, mais aussi acte social et politique... Partout au Kenya, au Bangladesh, dans les favelas brésiliennes, des habitants travaillent à faire figurer les bidonvilles sur les cartes et poussent ainsi les autorités à intégrer ces zones dans les politiques publiques. En interrogeant la représentation continue des murs sur les cartes séparant Israël de la Palestine, les habitants revendiquent les trous, leurs mouvements d'une zone à l'autre, la réalité vécue de ces interstices. Ainsi ils mettent en évidence leurs statuts d'enclaves et d'esclaves, ils revendiquent une souveraineté que les pouvoirs ont tout intérêt à dénier.

Spatialiser un regard c'est vouloir rendre visible ce qui est invisible. La carte, science ou art ? Une chose apparaît certaine désormais : la carte est un dialogue entre le réel et l'imaginaire. Cette vision est un point de vue, c'est donc un acte politique.

EXTRAITS, RETRANSCRIPTION DE PODCASTS PRODUITS PAR FRANCE CULTURE, « DIRE ET CHANGER LE MONDE AVEC LES CARTES », « REBATTRE LES CARTES, DÉBATTRE DES CARTES », « LES DESSOUS POLITIQUES DES CARTES ».

¹ Cartographie radicale, explorations. Nephtys Zwer et Philippe Rekacewicz, La découverte, Paris, 2021.

Je suis très heureux de vivre ici, je vivrai ici, je mourrai ici mais je ne resterais pas ici pour mon éternité, j'irai au milieu des pins dans les landes avec les chevreuils.

GUY

On a besoin d'aller faire un tour du monde, j'ai tout ce qu'il me faut, là autour de moi.

ALAIN

On cherche moi et montagne... et on a atterri ici pour des raisons professionnelles, en 1992, a priori de façon provisoire. Et depuis on est des faux amoureux de ce territoire. On adore la campagne, on adore les rivières... et les émotions et les sentiments, c'est vraiment la vie et le plaisir de vivre tranquillement à notre territoire.

YVON

yvon

MATTANG VALLÉE-DU-LOT DONNE LA PAROLE AUX HABITANTS. TÉMOIGNAGES SENSIBLES, POUR UNE CARTOGRAPHIE RELATIONNELLE.

Si ce territoire était une personne, ce serait un chevreuil.

CÉLINE

Si ce territoire était une personne... Ce serait un homme âgé, qui a l'âge de la retraite mais qui travaille toujours, parce qu'il a tellement travaillé longtemps et beaucoup qu'il a le bœuf de l'indolence comme le cycliste. Il a le cheveu grisonnant, il roule les reins, il est bien bâti, il a du caractère un peu bourru mais à la fois jovial, il a de l'humour, mais il sent qu'il est chylé lui et que faut pas trop l'impressionner. Il comprend pas trop le monde moderne.

Et comme il a peur de l'ennemi, malgré ses apparences un peu fortes, il se réfugie dans des analyses simples de ce monde.

RÉMI

Je regarde par la fenêtre, je vois les arbres... Et comme eux, nous, on est plantés ici. C'est pas par hasard qu'on est ici, j'en suis certain.

BRUNO

Dans mon enfance, aux repas de famille, ça pouvait être corsé, parce qu'une amie de ma grand-mère lui avait appris à en faire. Au paella. Ça fait partie de ma culture, autant que la paella au pot, parce qu'on est dans un territoire de métissage.

SYLVIE

J'ai grandi ici depuis l'âge de 3 ans, en 1981. Ici, c'est mon poumon.

CAMILLE

J'aime particulièrement les villages, l'architecture, le passé médiéval, les couleurs des de la pierre... C'est un milieu dans lequel je me sens bien. J'aurais des difficultés à vivre dans un pays sans cœur historique, non pas par passéisme, mais parce que pour vivre le présent et me projeter dans l'avenir, j'ai personnellement besoin de la force du passé.

PASCALE

Les rieurs qu'il y avait autour de nous - il y en a presque plus - qui roulaient les R en français... Je comprends pas pourquoi, ça m'a toujours intrigué. Et j'ai fini par comprendre que le français n'était pas leur première langue, ils parlaient le patois... Aujourd'hui c'est quelque chose d'invisible, mais si on cherche, ça ouvre sur quelque chose qui est là à côté de nous, avec ses traditions, son humour, et sa manière de percevoir le monde...

RÉMI

« L'art a un rôle essentiel à jouer. Non pas au titre de divertissement ou de distraction — ce n'est pas son rôle, Nietzsche et Ionesco le mentionnaient déjà — mais en tant que machine de guerre totale contre l'univocité du sens. Il ne s'agit plus de commenter ou de comprendre le réel : il s'agit de produire du réel ! C'est beaucoup plus important. Ce qui tue aujourd'hui et avant tout, c'est notre manque d'imagination. Notre enlèvement dans l'inertie. Nous avons bien davantage besoin d'artistes que d'ingénieurs face au désastre en cours : notre problème n'est pas technique, il est axiologique et ontologique. L'art, la littérature, la poésie sont des armes de précision. Il va falloir les dégainer. Et n'avoir pas peur de ceux qui crieront au scandale et à la trahison. Je pense qu'il est d'ailleurs précisément temps de trahir. Non pas, évidemment, de trahir la parole donnée ou l'amitié promise. Mais de trahir l'héritage qui interdit l'ailleurs ».

EXTRAIT DE *IL FAUT UNE RÉVOLUTION POLITIQUE, POÉTIQUE ET PHILOSOPHIQUE*,
ENTRETIEN DE AURÉLIEN BARRAU PAR CAROLÉ GUILBAUD, ÉDITIONS ZULMA,
LES APULÉENNES, 2022.



PHOTOGRAPHIE EXTRAITE DU FILM *WOMAN AT WAR*

© Slot Machine

BAZAR



C'est l'histoire de deux canards coureurs indiens. Au milieu du potager de La Maison forte, ils cancanent au soleil, protégés de l'appétit du renard par les clôtures de leur enclos. Ils peuvent sortir, mais craignent ses crocs. Mais le temps passe, et le cadre les lasse : en mars, ils mettent une aile dehors ; en avril, ils en glissent deux ; en mai, ils font ce qui leur plait ; tant et si bien qu'en juin, l'enclos n'est qu'un souvenir lointain. Ont-ils traîné leurs pattes palmées dans nos bazars organisés ? Comme nous, ils ont choisi d'interroger les frontières, d'explorer le territoire, et d'assumer les risques d'un certain bazar.

Rassemblement d'objets hétéroclites dans un désordre assumé, le *Bazar* est un prétexte idéal pour envoyer valser les normes, sortir des cadres, et brouiller les frontières. Entre le domestique et le sauvage, entre l'animal, l'humain et le végétal, entre le chez-soi et le chez-l'autre, ou encore entre le connu et l'inconnu, chaque concept devient candidat à remise en question. Créant volontairement la surprise, cherchant l'accident heureux et célébrant l'errance, le *Bazar* permet de lancer des pistes inédites tous azimuts – comme un lâcher de colombes – pour ouvrir de nouveaux horizons.

Dans une époque où l'on vit le souffle court, le *Bazar* offre une respiration salutaire. À l'image des anti-héros inventés par Michel Serres, on chemine sans plan, on chasse quasi au hasard pour rencontrer ce que l'on ne quête pas. On ne sait pas exactement où l'on va, mais on sait qu'on y va ensemble. Et ça suffit.

Ce micro-dossier présente quelques-unes des résidences de l'année 2022 qui ont donné lieu à restitutions publiques lors des *Bazar* du printemps. Toutes à leur manière interrogent le rapport des artistes, designeuses ou équipes invitées à leur territoire de Vie. Et créent un pont entre ici et là-bas.

LA PENTE : UN INCONFORT NECESSAIRE



ROULER SA BOSSE EST UN DUO DE JEUNES ARTISTES CONCEPTRICES, LISE FOVET ET NAWEL BENNACEF – DIPLÔMÉES DU DSAA « ALTERNATIVES URBAINES » DE VITRY-SUR-SEINE. « RETROUVER L'ART DE VIVRE DANS LA PENTE », L'AFFRONTER, PLUS QUE LA CONTOURNER, C'EST LA MISSION QUE SE DONNENT LES DESIGNEUSES EN RÉSIDENCE À LA MAISON FORTE. CE QU'ELLES ONT LU DANS NOS PAYSAGES, C'EST L'ART DES FAGOTEUSES ET, PLUS LARGEMENT, COMMENT NOS VIES CONTEMPORAINES SE JOUENT SANS EFFORT ET QUELLES SONT AUJOURD'HUI LES CONSÉQUENCES DE CES CHOIX. EXPLICATIONS PAR LEUR SOIN.

Nous cherchons l'inconfort des cartes, les terrains hostiles comme lieu de résistance à un mode de vie hors sol. Pour cela, nous avons eu l'intuition de la pente, d'abord le coteau de Vitry-sur-Seine et ses plâtrières de gypses dans le cadre de notre diplôme de fin d'études puis ici, dans l'enceinte des coteaux boisés que La Maison forte surplombe. Aujourd'hui, la pente est souvent un espace désaffecté, l'habiter et entretenir une quotidienneté durable se pose peu, en ville comme à la campagne... Mais la pente résiste. Difficile d'y étaler de grandes surfaces de bâtis standards, des pistes d'atterrissages ou des rails grande vitesse. À l'image des courbes de niveaux sur une carte, tout se resserre et c'est plus simple d'y faire dégueuler des ordures, nouvelle topographie moderne.

Convaincues que la pente, l'inconfort voire l'hostilité qu'elle fait sentir, est un « moyen » d'éprouver le pas de côté nécessaire face à notre manière d'habiter aujourd'hui, on décide de s'y installer pour comprendre ce qui s'y joue et retisser nos liens avec elle. Avons-nous oublié que la pente — et le relief en général — est le lieu du jaillissement des sources, de l'affleurement des roches, du raisin qui mûrit, du repos de nos morts, des résistants cachés, des luttes ou des migrants... ? Tout cela donne forme à notre posture dans le paysage et convoque le mouvement dans notre démarche : nous évoluons ainsi à pieds pour mieux appréhender les espaces chahutés et cela nous ramène à l'échelle de notre corps, son poids, son rythme. Surtout, par cette exploration, nous pistons des relations perdues au paysage, notamment des activités quotidiennes et des métiers dépendants des ressources du territoire. C'est un moment d'ouverture où se mêlent plusieurs temporalités.

LA PENTE DE LA MAISON FORTE

On s'immisce dans les pentes du domaine de la Maison forte, entre les ronces, les orties, les blocs de calcaires friables, nous nous arrêtons devant un arbre tombé. Trop gros et trop grand pour vivre en pente, il a cédé en barrant le chemin de mi-pente que nous peinons à retrouver. L'écart entre le chemin de bas et de mi-pente correspond à la hauteur d'un arbre coupé au pied : cépée, trogne, émousse, truisse, chapoule, ragosse, pilgo... L'arbre têtard est la trace d'une culture de bois de chauffage et non de

bois de grande fûté destiné à la construction. Ainsi, la structuration et la logique forestière du pays se déploient chemin faisant. À la différence des eaux de sources qui s'écoulent vers les terres cultivées en contre bas, le bois de chauffage semble être l'une des seules activités sur le terrain qui engage à remonter plutôt qu'à descendre la pente. Par la marche, nous mesurons l'effort de la remontée et de la tâche à accomplir pour gagner la chaleur et le confort du foyer. Cette corrélation effort-confort fait sens pour nous. Nous découvrons peu à peu la pratique du ramassage du bois mort et de sa mise en fagot.

« LE BOIS RÉCHAUFFE DEUX FOIS : LA PREMIÈRE QUAND ON L'ABAT, LA SECONDE QUAND ON LE BRÛLE. » – DICTON POPULAIRE.

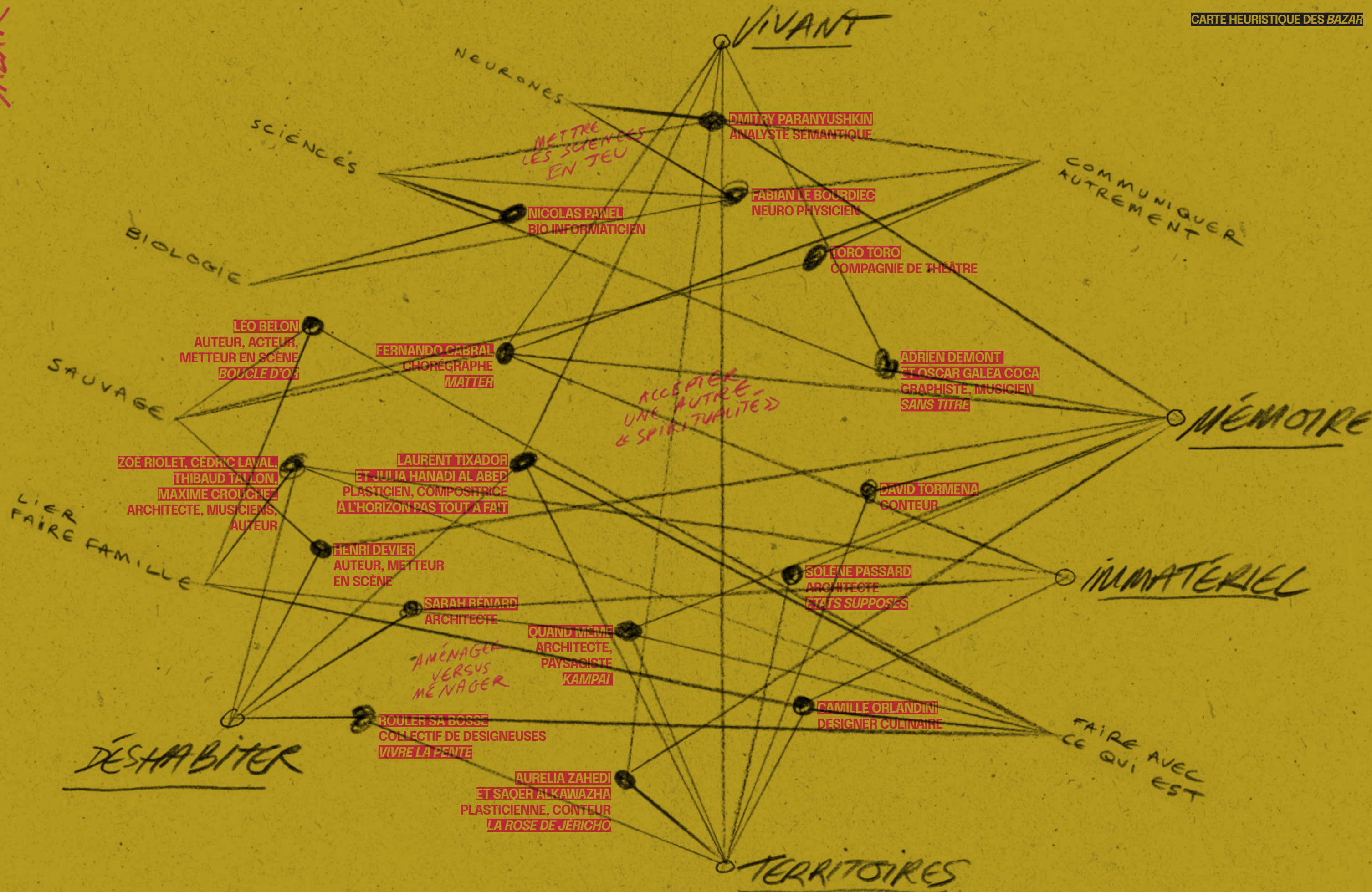
Mal fagotées, nous tentons de manier une serpette, trier nos brindilles, les assembler, les porter, les brûler. À qui appartient cette série de gestes oubliés ? Nous cherchons des traces iconographiques à travers des peintures de vie quotidienne. Ce nous voyons, ce sont des femmes : les fagoteuses.

« (...) Celles-ci, d'ailleurs, ne disposaient que d'un jour par semaine pour glaner leur provision hebdomadaire de bois à flamber. La surveillance des affouagères était très stricte (...) Les fagoteuses étaient des paysannes de modeste condition » Gérard Boutet, *Les forestiers* aux éditions Jean-Cyrille Godefroy. Cette archive nous émeut par sa rareté et la société qu'elle dévoile. À travers le droit coutumier de l'affouage nous mesurons la conception moderne de la propriété et la perte du commun qu'elle entraîne et plus largement toutes les relations entre le foyer et le paysage. Le travail vivrier de ces femmes participant au ménagement de la forêt s'avère essentiel à la compréhension d'une juste mesure entre l'humain et son environnement. Nous voilà donc dans les pas des fagoteuses, ou plutôt dans leurs dos. Leurs dos quittant le foyer, marchant à travers la forêt, courbés à s'en confondre avec le massif qu'elles gravissent.

Dans l'expérience d'être fagoteuse, l'enjeu est de restituer un lien au paysage. Il s'agit de révéler la présence d'un peuple de la forêt pour réhabiliter un dialogue avec ces espaces que l'on contourne et qui nous rendent pourtant plus vivants lorsque l'on apprend à les connaître. Afin de faire exister ce récit, nous avons d'abord scénarisé les gestes des fagoteuses : parcourir, ramasser, fagoter, transporter, chauffer. À partir de cela, plusieurs éléments ont été produits : des itinéraires, des dessins, des saynètes, et deux objets : un tripatte et une hotte-machine à fagoter. Cela a permis d'appuyer notre récit par l'expérience et de décaler notre regard, en donnant corps aux images d'archives. Le bois qui brûle dans la cheminée termine l'histoire et renvoie davantage à l'usage — se chauffer, chauffer l'eau, cuire le pain. Nous avons ainsi pu rester dans l'expression de la vie de la forêt, un monde qui tient entre le bois et le foyer, et proposer des images « d'être paysage » : des femmes chargées de brindilles qui ménagent le paysage, ici, le bois qui cerne La Maison forte... ●

LA FIGURE DES FAGOTEUSES, INLISSABLES TRAVAILLEUSES DE LA PENTE. PHOTO ET DESSIN DE RSB.





KAMPAÏ: RETROUVER LE COMMUN DE BATTAGE

QUAND MÊME EST UN ATELIER NANTAIS DE CONSTRUCTION UN PEU PARTICULIER. CRÉÉ EN 2016 PAR L'ARCHITECTE PIERRE-YVES PÉRÉ ET LE PAYSAGISTE ET SCÉNOGRAPHE JAMES BOUQUARD, IL UTILISE LE RÉCIT, LES LÉGENDES ET L'HISTOIRE D'UN LIEU POUR NON PAS L'AMÉNAGER MAIS LE « MÉNAGER ». UNE VISION QUE LE COLLECTIF A MIS EN PRATIQUE POUR REPENSER LA COUR DE LA MAISON FORTE. JAMES BOUQUARD A PRIS LE TEMPS DE NOUS RACONTER.

La Maison forte Est-ce que tu peux nous expliquer la démarche de Quand même ?

James Bouquard Il n'y a pas une démarche en soi parce qu'on répond à des contextes, à des demandes très différentes. On s'adapte. Quand on arrive sur des espaces, on essaye d'être attentif aux récits qui existent déjà. Ils sont racontés par les légendes, le commanditaire, les habitants mais bien souvent par l'espace lui-même, par sa géographie, sa toponymie.... Notre job, c'est de s'appuyer là-dessus pour les augmenter et pour les décaler. Comment habiter ces espaces, les transformer et les améliorer le cas échéant ? Après, on essaye à chaque fois d'expérimenter quelque chose, de mettre en œuvre des techniques ou des matières qui font sens par rapport au territoire, à la sensation que l'on veut produire et qui, d'un point de vue architectural, peuvent sembler inédites, surprenantes. À ce moment-là, l'espace devient un étonnement, la condition nouvelle d'une appropriation différente et partagée. Notre métier n'est pas que celui d'architecte, mais aussi de scénographe et de paysagiste. Nous sommes peut-être plus des ménagers que des aménageurs du territoire. On enlève le « a » privatif et on redistribue, on fait lien social. On n'aménage pas, au sens où on ne pose pas là une fonction.

L. M. F. Est-ce que cette démarche fait de vous des acteurs politiques du territoire ?

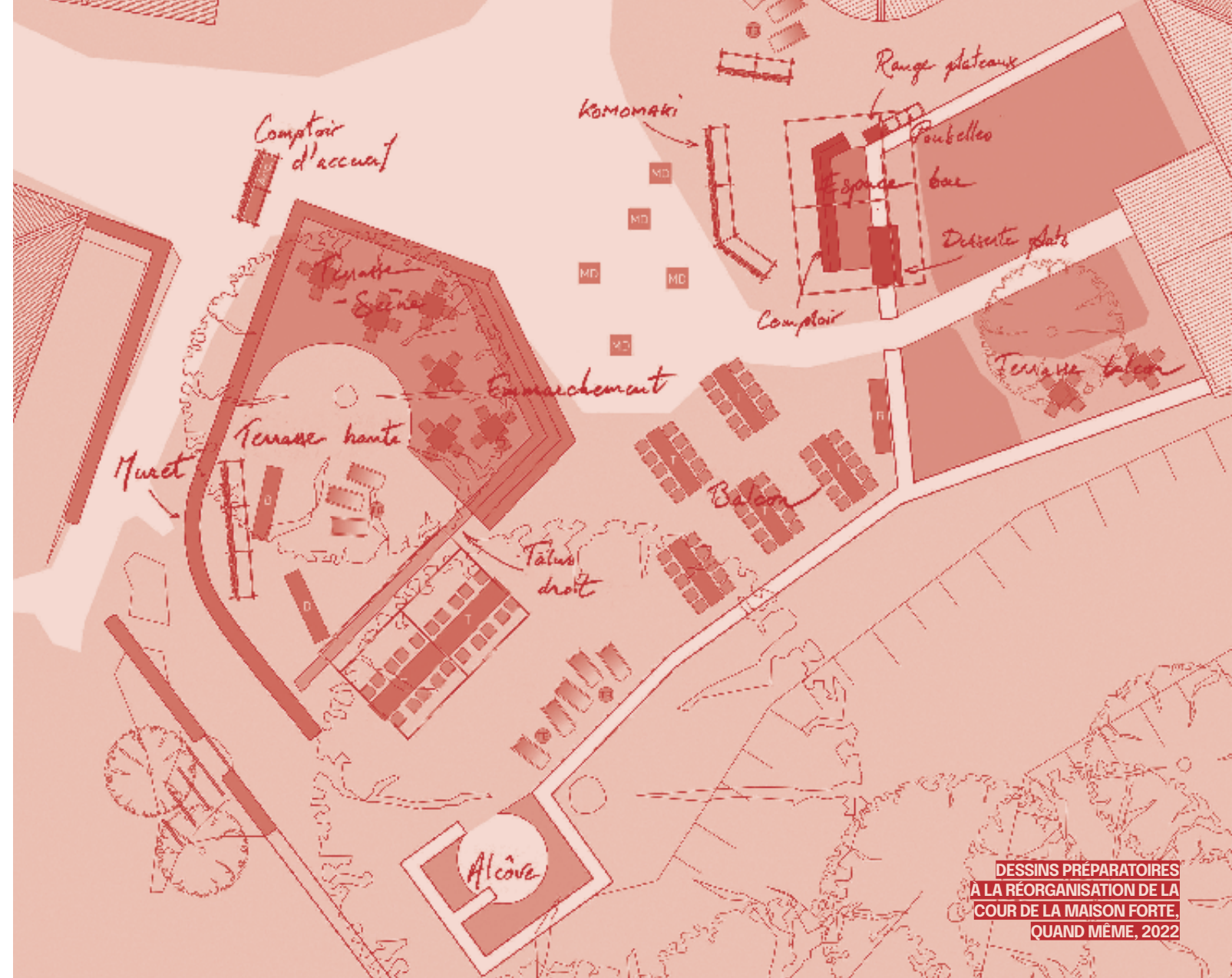
J. B. Non. La politique d'un territoire ce n'est pas nous qui nous en chargeons, mais plutôt le commanditaire. Nous, on réagit, on va à contre pied, sans le parti pris d'une politique de territoire et sans programme. Généralement, cela se pose sereinement du fait peut-être de notre démarche sur laquelle tu m'interrogeais tout à l'heure. Le fait que l'on privilégie la mise en relation, le faire et le contexte au concept, nous aide à faire émerger quelque chose de plus évident. C'est une matière humaine et de paysage connecté que l'on tend à révéler. C'est cela la fonction : ce qui advient et fait débat. Plus que de poser une perspective sur un concept, on cherche à mettre les mains dans la matière, on s'inscrit littéralement dans le sol. Souvent le concept ne laisse pas de place au vivant, à l'accident, au risque de s'inscrire là. Et ce risque que l'on prend est d'autant plus faible que l'on va dans le sens de la géologie et des matériaux du territoire. Mais si tu veux aller dans le sens du politique, bien sûr le fait de faire avec les usagers, les habitants, donne une autre dimension au lieu et aux fonctions de la construction. C'est en cela que l'on révèle

des contextes plus que l'on fabrique des endroits. Travailler avec les gens et les légendes c'est faire politique et poétique. Et c'est là que l'on reprend notre geste d'auteur d'un récit. On ne va pas garder tout ce qui nous est dit, ou tout ce que l'on ressent et ce que l'on voit, mais on va plutôt poser notre point de vue comme élément de débat et d'échange avec les usagers.

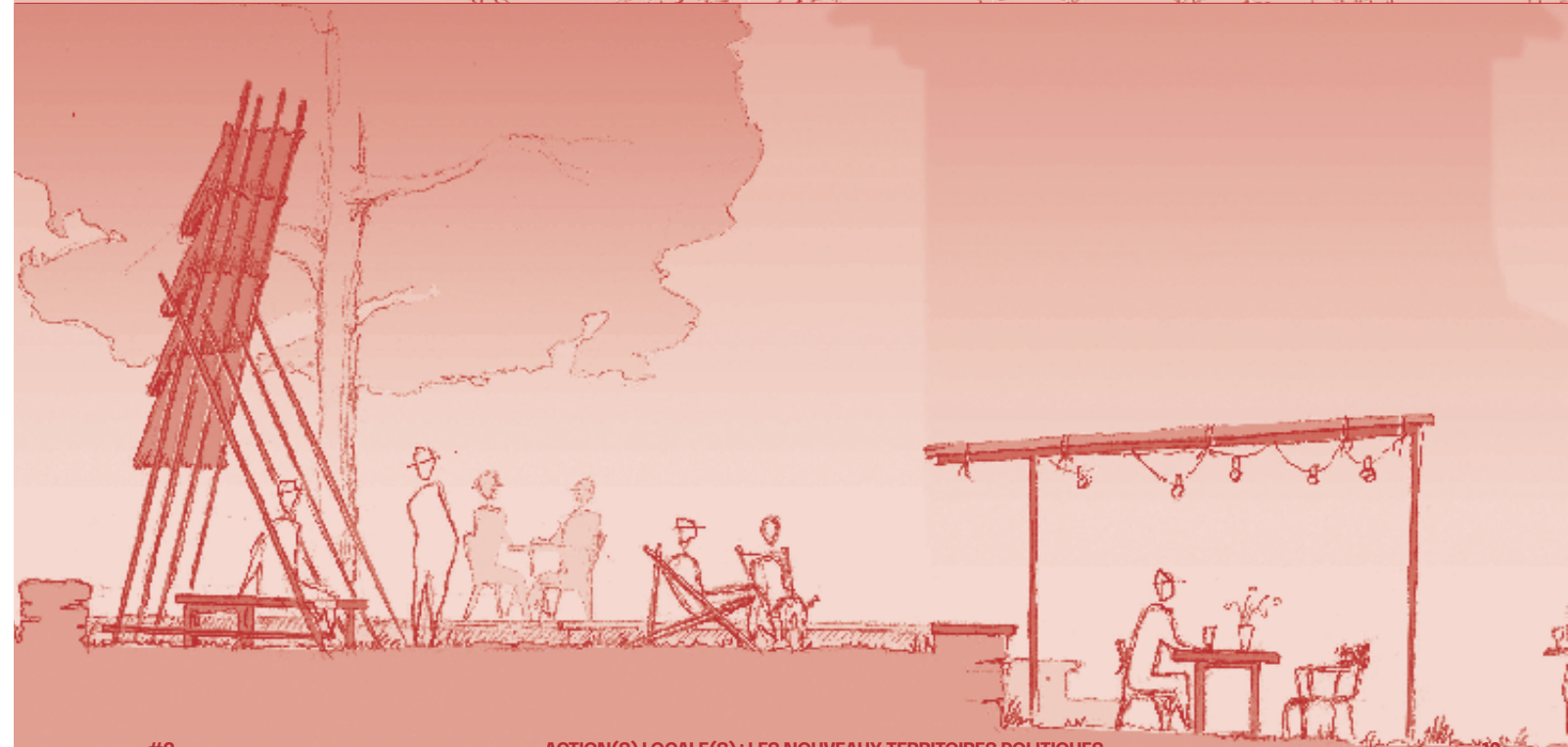
L. M. F. Est-ce que tu peux expliquer le travail *Kampaï* que vous avez réalisé dans la cour de La Maison forte ?

J. B. À l'origine, il y a une commande : travailler autour de la cour et plus précisément du chêne qui s'est effondré suite au réchauffement climatique et ainsi remettre de l'ombre. Et, sur cette base, poser une réflexion plus globale sur l'ensemble du site car cet endroit est une ouverture sur le domaine entier du château de Monbalen, c'est un prologue si l'on parle en termes de récit. D'abord cela nous prend du temps pour comprendre qu'il faut passer par une reconfiguration. Les branches et l'ombre ont disparu, il nous faut nous déplacer, faire notre deuil, aller au-delà. À partir de là, on a réfléchi à quel objet pouvait se substituer et c'était évidemment un autre arbre, le tilleul face au chêne. Ce qui est intéressant, c'est qu'autour de cet arbre, il y a le rond de battage, c'est un commun historique qui fait sens si on le met dans la perspective d'un des premiers usages de cette cour qui est la scène que vous utilisez pour vos différents événements, le point de convergence. En créant une scène autour de cet arbre, on redistribue l'espace et on crée de nouveaux étages dans un paysage marqué par ses forts dénivelés, on souligne cette dimension structurante.

Et puis, que peut-on faire dans cet environnement si ce n'est parler de soin ? C'est là que l'on tombe sur la technique des komomaki, technique japonaise de tressage de la paille pour enserrer et protéger les arbres durant l'hiver. Ces tressages de petits fagots deviennent alors quelque chose de plus architectural, un rond de battage à la verticale, un rappel de la fonction sociale première du lieu, une sorte de fierté d'un paysage rural. C'est aussi un pare-soleil. Selon les imaginaires, c'est la trace des fortifications ou le début d'un voyage. *Kampaï*, c'est l'endroit où tu lèves ton verre et tu fais lien. Pas à pas, on pose alors une identité visuelle qui lie histoire du lieu et une approche contemporaine d'usages très mobiles. Et quand on sait que cet espace interroge, fait lien autrement, fédère alors oui, on fait du politique et... du poétique, on met en synergie, on fait énergie et j'espère qu'on le fait dans une sorte d'équilibre grâce notamment à un usage de matériaux qui viennent du lieu. C'est la base du récit, tu te réinscris dans l'histoire du paysage car les murs de La Maison forte ne sont que des pierres réemployées d'autres murs tant et tant de fois, aucun arbre de la charpente n'a été coupé ailleurs que dans le bois qui entoure la cour. Tu pars d'où tu es. On doit s'inscrire dans cet accord, le plus possible, entrer en contact avec cette matière, refaire contexte aussi par les matériaux, redonner une noblesse aux métiers et aux savoirs qui l'ont produit en ne lâchant jamais la possibilité d'une perspective, d'une bifurcation plus contemporaine. C'est peut-être cela faire territoire et politique. ●



DESSINS PRÉPARATOIRES
À LA RÉORGANISATION DE LA
COUR DE LA MAISON FORTE,
QUAND MÊME, 2022



CARTOGRAPHIE D'UNE NOMADE IMMORTELE

DEPUIS 2016, LA PLASTICIENNE AURÉLIA ZAHEDI MÈNE UN PATIENT TRAVAIL SUR LA ROSE DE JÉRICHO. CETTE ÉTUDE LA CONDUIT À DE NOMBREUSES REPRISES EN PALESTINE. OÙ ELLE RENCONTRE SAQER S.H. ALKAWAZBA, UN BÉDOUIN QUI LUI OUVRE LES PORTES DU DÉSERT ET QU'ELLE ASSOCIE DEPUIS À SA RECHERCHE. ELLE L'INVITE EN FRANCE À PLUSIEURS REPRISES. ILS PRÉSENTENT À LA MAISON FORTE UNE PERFORMANCE QUI MÊLE LEURS TÉMOIGNAGES, LEURS VOIX, LEUR PRÉSENCE, IMPOSANT UN TEMPS SUSPENDU, COMME UN CHANT : AUTHENTIQUEMENT, UNE CÉRÉMONIE.

La Rose de Jéricho est une plante nomade qui erre au gré du vent dans les déserts. Recroquevillée sur elle-même, lorsqu'il pleut ou qu'elle trouve un point d'eau, elle s'ouvre puis prend racine, avant d'être emportée par un nouveau vent. Ce végétal fascinant par ses propriétés l'est tout autant par son immortalité. Trois plantes dans le monde sont appelées « Rose de Jéricho ». Elles ont les mêmes propriétés mais sont de genre et d'espèce différents : l'*Anastatica hierochuntica* L., l'*Asteriscus pygmaeus* Coss & Durieu, et la *Selaginella lepidophylla* Hook & Grev. Les scientifiques se sont longtemps disputés la Rose de Jéricho, en voulant à tout prix définir Une Véritable parmi les trois désignées.

« *C'est une reine que je restaure sans trop de fracas sur son trône* » — Jean-Hyppolyte Michon, prêtre et archéologue Français, 1852.

Parmi ces trois plantes, éloignées géographiquement, aucune ne vit précisément à Jéricho, ville palestinienne, ville mystique, la plus basse de la Terre (340 mètres en dessous du niveau de la mer). Puisqu'il en est ainsi dans les livres et dans les imaginaires, nous devons faire naître la Rose de Jéricho dans le désert de Judée, à Jéricho. La construction du mythe de la Rose de Jéricho m'engage à créer son histoire, ses traces, son ombre, sa mémoire et ses empreintes. Dans des textes anciens, plusieurs exploreurs relatent les récits de certains Arabes rencontrés pendant leur voyage. Ils affirment que durant la fuite en Égypte

de la Sainte famille, à tous les endroits que la Vierge Marie touche du pied, naît une Rose de Jéricho. La Rose de Jéricho serait donc l'empreinte du pied de la Vierge. Dès lors, pour rencontrer les aînées des Roses de Jéricho, il nous faut imaginer le parcours de Marie, Joseph et Jésus de Bethléem jusqu'à l'Égypte.

Lors de mon premier voyage en Palestine en 2018, je rencontre Saqer, Bédouin du désert de Judée, qui est, jusqu'à aujourd'hui, celui qui m'ouvre les portes du désert. Je rapporte à Saqer et ses proches les hypothèses de certains moines sur la traversée de la Vierge dans le désert. Selon les Bédouins, ces chemins supposés reflètent l'étanchéité entre l'homme et le monde. Le désert est trop rude, périlleux et barbare pour en tracer des lignes approximatives sur du papier qui imite le paysage. Si les moines avaient parcouru ce désert comme ils l'ont dessiné, alors ils seraient morts de soif, de mirages ou d'effroi devant le spectacle de la sécheresse. Aujourd'hui, j' imagine avec les Bédouins, les pas de la Vierge aux alentours de Jéricho, durant sa migration vers l'Égypte. Nous désignons certains rochers du désert pour graver l'empreinte du pied de Marie comme trace du mythe et fossile du végétal. Cette recherche dessine petit à petit une carte qui désigne le voyage de la Sainte famille dans une partie du désert de Judée. Sur cet objet seront inscrits les différents minéraux gravés du pied originel, indices de la plante fantasmée.

La carte est considérée comme un témoignage.

« À l'époque de la Vierge, les check points n'existaient pas. » — Saqer, dans le désert de Judée, 2022.

Les pas de la Vierge de Bethléem jusqu'en Égypte doivent aujourd'hui contourner les check points, les camps militaires et les colonies qui ne cessent de fendre l'humanité. Elle doit rendre compte des contours que devrait prendre la Vierge dans un contexte actuel. Elle met en lumière les lacets que doivent faire les Bédouins pour éviter les terres inaccessibles et prises en otage.

« *Rose de Jéricho, souviens-toi du monde dans tes voyages pour me le raconter, puisque l'humanité a dessiné des lignes qui m'empêchent de franchir la poussière.* » — Aurélia Zahedi, Cérémonie de la Rose de Jéricho, 2022.

D'autre part, cette carte n'est pas seulement informative, elle doit être narrative. Elle raconte l'histoire, le mythe que nous sommes en train d'écrire à plusieurs voix. Comment faire vivre dans une carte la sonorité d'un désert ? Comment faire chanter à l'Est une mosquée, à l'Ouest un camp militaire, et au Sud des tirs de civils ? Comment raconter dans une carte les contrôles militaires permanents qui rongent une Terre ? Comment la route de la Vierge, et donc la route des premières Roses de Jéricho peuvent-elles confesser le désastre de cette terre disputée ? La Rose de Jéricho, paradoxe d'une figure nomade, sans frontière, erre sur un territoire qui nous enseigne son contraire. Fabriquons un mythe et des fantômes pour rêver une terre abîmée par notre inhumanité. ●

EXTRAIT D'UN TEXTE D'AURÉLIA ZAHEDI.

« JE REPRENDS LES GESTES DU PASSÉ POUR RÉACTIVER EN MOI UNE MÉMOIRE CORPORELLE OUBLIÉE »

© La Maison forte

POURQUOI LE TRAVAIL DE MÉMOIRE DEVRAIT-IL PASSER PAR LA TÊTE PLUTÔT QUE PAR LE CORPS ? AVEC SA DERNIÈRE CRÉATION *MATTER*, LE DANSEUR ET CHORÉGRAPHE BRÉSILIEN FERNANDO CABRAL CONVOQUE, À TRAVERS LA DANSE ET LA TRANSE, LA MÉMOIRE CORPORELLE DE SA GRAND-MÈRE BRÉSILIENNE, FILLE D'ESCLAVE ET MAÎTRESSE DE CÉRÉMONIES DE RITUELS POST-COLONIAUX. CE FAISANT, IL TISSE UN LIEN ENTRE LES PRAIRIES DE LA MAISON FORTE ET LES JARDINS DU BRÉSIL, AINSI QU'ENTRE SA MÉMOIRE INDIVIDUELLE ET L'HÉRITAGE COLLECTIF.

La Maison forte Selon toi, connaître un territoire et son histoire ne passerait pas que par la tête et l'intellect, mais aussi et surtout par le corps et le ressenti ?

Fernando Cabral Je me suis intéressé à la question de la colonisation au Brésil, en partant du constat que le projet colonial portait surtout sur l'exploitation de la nature et des corps des indigènes. À partir de récits enregistrés lors de mon dernier voyage sur place, et de quelques recherches sur les rituels et la gestuelle créés à cette époque, j'ai tenté d'intégrer ces mouvements et de les reprendre physiquement. En observant ce qu'ils génèrent dans mon propre corps, je réactive en moi une mémoire corporelle oubliée.

L. M. F. Quelle est la place du corps dans cette histoire coloniale ?

F. C. La colonisation s'est construite surtout sur des modalités de visibilité et d'invisibilité. Il y avait d'un côté ceux dont les corps avaient le droit d'être à la lumière et, de l'autre ceux qui n'en avaient pas le droit. Une partie de la population était maltraitée, exploitée. Leurs corps étaient épuisés et voués à vivre dans des espaces marginalisés, cachés, dans le fond des jardins des maisons... Mais ce même espace au fond du jardin était le lieu de certaines pratiques, notamment celle de la religion Umbanda, fondée sur des danses et des rites d'incorporation des esprits. J'ai eu envie de réinvestir cet espace qui a une place si particulière au Brésil, et qui interroge le rapport entre visible et invisible.

L. M. F. La création *Matter* touche donc à la mémoire collective, mais aussi individuelle...

F. C. L'histoire esclavagiste brésilienne croise la mémoire de ma famille. Entre les années 1930 et 1950, ma grande mère pratiquait une tradition née à cette époque post-esclavagiste, et qui était le syncrétisme de pratiques spirituelles afrobrésiliennes, indigènes et spiritistes européennes. Je me suis demandé : qu'est-ce qu'on a perdu ? Quels sont les gestes qui ont été oubliés ? Un des aspects qui m'intéresse le plus, c'est la transe. Pas pour l'exercer de manière extraordinaire, mais pour en faire un outil politique, relationnel... pour inventer ses propres archétypes. *Matter* est un projet qui part de mon corps.

L. M. F. Le temps de ta résidence, le jardin de La Maison forte s'est-il « jumelé » avec les jardins brésiliens de l'époque post-coloniale ?

F. C. Dans la religion Umbanda, un certain type de rituel appelé *pretos-velhos* consiste à reconstituer une scène dans laquelle de vieux esclaves noirs sont assis en cercle autour d'une colonne sur laquelle ils reçoivent des coups de fouet. Dans les jardins de La Maison forte, j'ai reconstitué la scène de ce rituel avec des rondins de chêne pour représenter symboliquement la colonne centrale et le cercle qui l'entoure. L'historien camerounais Achille Mbembe parle de reconstruction hybride de la mémoire : cette dernière étant majoritairement invisible, elle ne peut pas être reconstruite de manière linéaire, elle ne peut être que réinventée.

L. M. F. Comment le projet s'est-il modifié à la rencontre d'un public ?

F. C. J'avais envie de partager cette recherche. J'ai invité des groupes d'individus à réinterpréter les gestes que j'avais trouvés, et à en chercher de nouveaux. Cela a révélé tout le potentiel de mémoire collective présent dans l'appropriation de ces gestes oubliés ou délaissés. Dans ce projet, chaque corps individuel porte sa propre mémoire, mais il porte aussi l'archive d'un collectif. ●

Rodez-Mexico

MARS 2021, NOUVEAU CONFINEMENT, LA MARCHÉ SANS VISAGE SANS BRUIT SANS RIEN NOMME L'ACCOMPAGNEMENT INÉDIT DE LA PROCHAINE CRÉATION THÉÂTRALE DE JULIEN VILLA (AUTOMNE 22) : PREMIER TEMPS DE RÉPÉTITION À PARTIR D'UN ROMAN ÉCRIT PAR LE METTEUR EN SCÈNE, « RODEZ-MEXICO », TROIS ÉQUIPES CULTURELLES ACCUEILLEN EN COOPÉRATION LE PROJET ET SON ÉQUIPE : LA MAISON FORTE À MONBALEN, LE FESTIVAL DE VILLERÉAL (SAMUEL VITTOZ) ET LA GARE MONDIALE À BERGERAC (HENRI DEVIER). DES MARCHES S'ORGANISENT ET QUESTIONNENT LES PERSONNES RENCONTRÉES : « CONFIEZ-NOUS VOS RÊVES ET VOS CAUCHEMARS, NOUS LES BRÛLERONS ET LÈVERONS L'HORIZON À BERGERAC ».

EXTRAIT DU ROMAN
RODEZ-MEXICO
DE JULIEN VILLA,
ÉD. RUE DE L'ÉCHIQUIER,
2022.

Dans ces conditions, nous ne poserons aujourd'hui que deux questions : Qu'est-ce que la tendresse ? Et comment se dose-t-elle ? Oui, vous qui êtes tant amateurs de dosages en tout genre, vous ne connaissez rien de la tendresse. Car il faut une certaine dose de tendresse pour se réveiller avec tellement de nuit sur soi et respirer encore. Il faut une certaine dose de tendresse pour remuer ainsi un couteau dans la peine, une tendresse infinie pour supporter la répétition quotidienne du mensonge – une tendresse plus grande encore pour ne plus la supporter, une tendresse véritable : dodue, vorace et pleine de dents. Pas ce vieux chien jaune couché au pied des poubelles. Oui, assez de tendresse pour se couvrir la poitrine de plomb et se perdre parmi les aras, une dose gigantesque de tendresse pour disparaître ainsi de soi-même, se mettre en jachère et répondre à l'appel des montagnes, parvenir à se mentir soi-même, car soi-même n'était qu'un mensonge et, par un athlétisme affectif, se laisser peindre de connaissance. Il faut beaucoup de tendresse pour se rendre armé et plein d'espoir sur les Causses, à la rencontre des anciens, une tendresse énorme pour attendre, avec les cafards et les tigres, que cet hélicoptère de la gendarmerie tombe – à court d'essence. Tellement de tendresse pour tenir debout au pays des vice-rois en chocolat, pour s'armer de patience et ne pas lâcher aussitôt un troupeau d'éléphants sur toute cette douleur. Dans les montagnes du Sud-Est mexicain, des hommes et des femmes gorgés de tendresse ont pris les armes. Ils exigent, de leurs dirigeants soumis aux grandes puissances de ce monde, terre, liberté, justice et démocratie. Ici nous ne faisons que répéter leurs mots. Seulement cela vous reste en travers de la gorge, gringos que vous êtes. Vous montrez les dents. Pour nous, le Mexique n'a rien d'un pays lointain. Notre réalité dépend de sa présence. Nous lui donnons tout, vous conspirez à tout lui prendre. Nous avons besoin de nous le tatouer sur la peau, vous désirez en faire des crèmes et du profit, le vider de sa substance au nom de votre survie morbide. Vous voulez vous servir de son cadavre comme d'un pacemaker. Depuis les montagnes du Nord-Languedoc, le vieil Antonin entonne le chant de l'indigène : celui de l'exploité qui cherche encore son cri. Il demande au Sud-Est mexicain qu'il lui livre son secret, le secret de la tendresse pure. L'Occident a fait faillite. Seul le Mexique possède cette culture magique qui peut encore jaillir du sol. Ici nous avons depuis trop longtemps guéri du hasard. L'Homme moderne s'est pris pour dieu et reçoit le châtement des dieux. Déjà les lois supérieures de l'Univers se déchainent et ravivent l'effroi dans cette partie du monde où la vie n'est plus qu'un musée. Pourtant nous sommes là. Oui, juste là, regardez. Nous agitions nos fusils à cauchemar, là-bas. Nous voyons tout. Et l'avenir pour vous n'est pas joli. Les descendants des conquistadors se retranchent peu à peu dans leur résidence secondaire. Les vieux dieux précolombiens les torturent dans leurs cauchemars. La fièvre les ronge et ils délirent sur leur matelas inondé de sueur. Le Mexique est une fleur de jaracanda qui n'a jamais cherché de jarre, un sanglier fier de ses petits. Nous l'entendons souffler dans les rues de Rodez. La terre vibre sous nos pieds. Nous venons de naître. Ici la vie n'a plus peur de jaillir. Nous vous attendons, frères, sœurs, tapis dans les coins, derrière chaque talus. Bientôt les murmures se changeront en cris.

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

POLITIQUES DE TRANSITION OU EFFET D'ANNONCES : COMMENT LA PUISSANCE PUBLIQUE ET LE DROIT CONTRIBUENT-ILS À LA DESTRUCTION DE L'ENVIRONNEMENT TOUT EN MOTIVANT DE NOUVELLES FORMES DE CITOYENNETÉ ET D'ACTIONS POLITIQUES LOCALES CIBLÉES ? L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE ET SA COHORTE DE SERVICES, PROJETS, GRANDS TRAVAUX, PRÉSENTE UNE VISION D'OPTIMISATION ET D'EXPLOITATION DES SOLS, DES RESSOURCES, DU VIVANT... LE CYNISME DE NOMBREUSES INITIATIVES SOUS COUVERT DE PRÉCAUTIONS ÉCOLOGIQUES COMMENCE À LAISSER SOURDRE UNE DÉFIANCE COLLECTIVE QUI, SUR LES TERRITOIRES, REMET DU POLITIQUE AU CENTRE. EXEMPLE D'UN FAIT DIVERS : MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE !

ENEDIS, en charge de la gestion de la distribution électrique en France, est une société anonyme de droit privé qui opère une mission de service public. En 2021, son chiffre d'affaire est de 15 milliards d'euros pour un résultat d'un peu plus de 1 milliard. Cette entreprise entretient des relations avec les collectivités locales françaises, souvent regroupées en syndicats d'énergies départementaux qui sont les propriétaires du réseau de distribution. Bref, en jouant l'acteur de service public tout en travaillant à maximiser sa rentabilité au prix de toutes les violences sociales et environnementales, cette société privée entame durement une forme d'idée républicaine quand elle privilégie le capitalisme sauvage au détriment du respect d'un environnement commun. C'est ce que nous avons compris quand, dans l'espace naturel protégé de La Maison forte, le 29 avril 2021, en pleine période de nidification, des prestataires de cette société sont arrivés sur le domaine, sans aucune forme d'autorisation. Sous prétexte d'une opération d'élagage sous une ligne moyenne tension, la folle équipée abattait huit arbres anciens dont un protégé — avant d'être heureusement stoppée.

Reconnaissant « un triste accident », ENEDIS a rapidement envisagé une indemnité. S'est posée la question de « comment estimer le prix du vivant » ? Implicitement, opérer de tels calculs, ne contribue-t-il pas à autoriser toute destruction du vivant ? Nos différents échanges révélaient rapidement que cet « accident » était la conséquence d'une stratégie de l'opérateur qui, en sous-traitant des kilomètres d'entretien des lignes au prestataire le moins disant, motive des pratiques destructrices pour l'environnement. À l'élagueur grimpeur qui travaille « dans les règles de l'art » mais suppose un personnel très qualifié, les prestataires préférèrent rapidement l'usage de girafes (perches télescopiques munies de scies circulaires) puis, enfin et radicalement, l'abattage pur et simple quand l'accès était difficile pour ces machines : *time is money*. Évidemment, aucun propriétaire ne peut donner une autorisation pour ces abattages sauvages ! Ainsi, les prestataires d'ENEDIS — couverts manifestement par le donneur d'ordre

— privilégient désormais l'action violente, le passage en force. ENEDIS délègue le sale boulot, bien consciente d'une forme d'impunité en termes de droit, car si leur responsabilité est engagée, devant un tribunal, le vivant ne vaut rien. Sans doute l'éco-délit vaut en droit, mais il est sans cesse minimisé pour couvrir des organisations ou des collectivités qui, sous couvert de nécessité économique voire de bien commun, nuisent à l'environnement. Tant que le crime d'écocide ne sera pas reconnu, aucune personne physique (et non morale) ne sera directement responsable et condamnable. On imagine aisément le poids des lobbys économiques face à de tels enjeux et donc l'impossible évolution du droit en l'espèce... De même, que valent 9 arbres quand on s'apprête à saccager 327 km dans les espaces naturels et forestiers du Sud Ouest pour une emprise minimum de 4830 hectares dans le cadre du projet de LGV Bordeaux-Toulouse, ce au nom du progrès et de l'égalité des territoires ?

Néanmoins, quelques perspectives d'opposition et de défense s'offrent à nous : déjà, faire avancer le débat sur le prix du vivant, travailler à faire condamner ces pratiques, venir en aide à celles et ceux qui souffrent des mêmes agressions. L'accident à La Maison forte n'est pas un cas isolé : ENEDIS est familier de ces pratiques de destruction d'écosystèmes. Pot de terre contre pot de fer ? Combat inutile et perdu d'avance ? Pas si sûr !

Le droit est aujourd'hui particulièrement mal équipé pour donner au Juge les moyens d'une sanction juste en rapport avec la destruction d'environnements protégés (voir encadré). Droit le plus souvent au bénéfice des prédateurs qui ont le temps avec eux (c'est-à-dire l'argent et les cabinets conseils). Faire preuve d'imagination alors : agir « furtivement », mobiliser une création artistique autour de la parcelle décimée et des arbres au sol. Un nom d'œuvre tout trouvé : *Enedistroy* par exemple pourrait rappeler à loisir le saccage ! Et le faire savoir... ENEDIS n'aime pas la publicité.

La question centrale reste : quelle est la valeur du préjudice ? Le vivant a-t-il un prix ? Non, l'abattage de huit arbres « remplaçables » dont on peut estimer un prix au mètre cube coupé ; non, combien vaut la destruction d'une parcelle protégée, nichée au cœur d'un petit bois, un écosystème riche et fertile... L'ironie, dans une telle affaire, est que le droit français reconnaît l'arbre comme un bien foncier, immobilier, et la justice, dans de telles situations, condamne à une restitution à l'identique. Après plusieurs mois d'étude, nous avons identifié les mêmes arbres, de taille identique chez un pépiniériste belge. Nous avons devisé le coût d'un convoi exceptionnel de 300 mètres (que nous appellerons « la caravane Enedis »), puis l'ingénierie pour accéder à la zone et pour replanter les arbres, à l'identique donc. Coût du chantier : 280 000 €, devis et recommandations à l'appui... Que décidera le Juge ? ENEDIS a, d'une certaine manière, Délégation de service public... et à ce titre la société sera appelée devant le tribunal administratif, toujours moins prompt à condamner lourdement... des acteurs du service public.



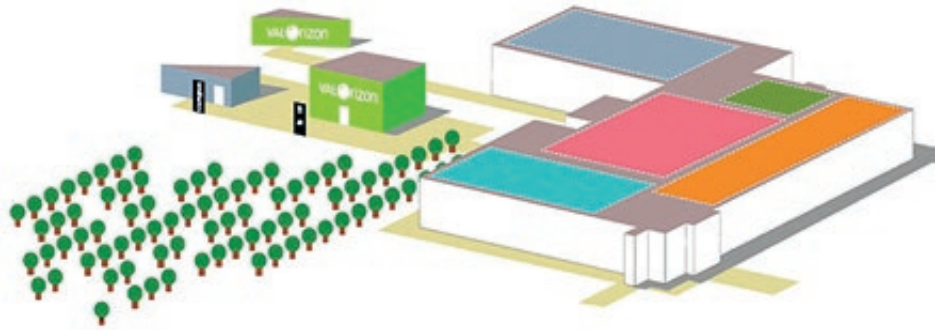
EN 2021, LA DÉFORESTATION DE LA FORÊT AMAZONIENNE S'EST POURSUIVIE À UN RYTHME EFFRÉNÉ : 13 325 KILOMÈTRES CARRÉS DE FORÊT ONT DISPARU.

Parallèlement à notre action en justice, nous appelons à témoigner d'autres habitants sur le territoire qui ont subi les mêmes préjudices. Mêmes actions, mêmes réactions. Et là, nous les accompagnons dans leur démarche. Ainsi, nous rencontrons des personnes, de tous horizons, particulièrement choquées par le saccage de leurs arbres. La plupart a abandonné l'idée de se battre. Mais le sentiment d'impuissance peut rapidement faire place à la colère. L'absence de réponse de la part de la puissance publique, des collectivités territoriales notamment, pour aider à formuler une recours contre ces prédateurs, est souvent considérée comme un signe moins d'impuissance que de complicité. Les riches et les puissants « contre » les plus fragiles... Mettre en réseau et en résonance les expériences, les faits, les tristesses et la colère réveille très vite une envie d'action collective. Ni dangereux révolutionnaires, ni petits propriétaires vénaux, mais brusque acteurs d'un mécontentement partagé, prêts à imaginer une forme de lutte, une citoyenneté nouvelle, « citoyenneté du vivant ». Cette idée du vivant, d'une action résolue de protection, pourrait vite fédérer des personnes de sensibilité et d'horizons politiques très différents et qui pourraient rejoindre des associations, actions communes en justice, soutiens tous azimuts, sabotages même, si leurs voix décidément n'étaient entendues. La dimension particulièrement sentimentale d'un « environnement familier » détruit, doublé d'un sentiment d'injustice, pourrait être une arme de poids dans le grand combat pour le respect du vivant. Ceci ne représente sans doute pas la grande avancée en droit attendue mais active sur le terrain, au plus proche, un devenir citoyen, engagé dans des actions locales, créateur de nouveaux territoires politiques. ●

« Face aux lacunes béantes du droit international en matière d'environnement, de nombreux juristes ont tenté une contre-attaque doctrinale. Ces dernières décennies ont ainsi vu émerger une "criminologie verte", dont l'un des courants visait justement à s'extraire de l'approche légaliste – qui ne s'intéresse qu'au crime organisé (et aux pays du Sud) – en se concentrant avant tout sur l'ampleur des dommages. Il s'agirait de pouvoir fonder le crime environnemental et la peine sur les dommages causés à un écosystème, mesurés scientifiquement, plutôt que sur une infraction caractérisée comme telle (le fait de s'être livré à un acte considéré par le droit comme répréhensible) ou même la volonté de causer ce dommage. L'intention est claire : être en mesure de condamner des activités menées par des agents "légitimes", entreprises et collectivités comprises. (...) C'est rapidement tout le mode de production et de consommation, autrement dit le mode de vie capitaliste, qui peut se retrouver appelé à comparaître. »

EXTRAIT DE « VERS UN NOUVEL ORDRE PÉNAL INTERNATIONAL ? », ARTICLE DE PHILIPPE VION-DURY, SOCIALTER NUMÉRO N°53 : « PUNIR LES ÉCOCIDAIRES », AOÛT-SEPTEMBRE 2022, P. 21.

ÉCONOMIE CIRCULAIRE



Le meilleur déchet est celui qu'on ne produit pas : oh le beau mantra ! Que l'on valide, bien sûr... sans réussir l'exploit de le réaliser à 100%, hélas. À La Maison forte, nous compostons nos biodéchets (épluchures, etc...), qui nourrissent la terre de nos potagers, nous nous efforçons de remplir aussi peu que possible la poubelle jaune, et ce qu'il advient de nos déchets nous importe. Nous regardons donc avec intérêt le développement de l'« Écoparc », à Damazan, à 45km à l'ouest de Monbalen : la création, sur une gigantesque friche industrielle, d'une zone d'activité dédiée à l'économie circulaire. Sa vocation : « permettre de favoriser le recyclage afin de limiter au maximum l'enfouissement ». Le syndicat qui en est à l'initiative : Valorizon, responsable du traitement et de valorisation des déchets ménagers du département, et présidé par Michel Masset.

Rappelons qu'en Lot-et-Garonne, l'enfouissement est encore majoritaire.

Mettre les déchets sous le tapis, c'était l'absurde logique pendant des décennies. Aujourd'hui, le site d'enfouissement de Monflanquin reçoit toujours 29 000 tonnes (!) de déchets par an, auxquelles s'ajoutent 20 000 tonnes provenant du centre de Nicole dont l'activité a cessé mi-2021. Sauf qu'on connaît aujourd'hui les conséquences environnementales de l'enfouissement et son coût faramineux. Progressivement, l'enfouissement et l'incinération des déchets non dangereux et valorisables sont interdits par la loi. Les départements se mettent en ordre de marche, le nôtre aussi...

L'Écoparc, c'est quoi ? Un lieu pour accueillir des activités économiques liées à la réduction des déchets (réemploi, réutilisation, recyclage) ou de production de matières premières secondaires. Y est présent un centre de tri des emballages (ceux de nos poubelles jaunes, donc). Jusqu'ici, on ne disposait en Lot-et-Garonne que du petit centre de tri de Nicole, doté d'une

capacité de 1 500 tonnes seulement... Le reste — plusieurs milliers de tonnes de déchets — partait chez les voisins, en Gironde, dans le Lot. « Ce centre de tri relocalise l'activité, évite les kilomètres parcourus en camion, et va créer 25 emplois dont 15 en insertion », selon Valorizon. Mais la mission de l'Écoparc est plus vaste : sur 15 hectares de foncier et 2,7 hectares de bâti, il y a de quoi faire...

Plusieurs entreprises se partagent le site, toutes dédiées à la réutilisation et à la valorisation de matériaux recyclables. Un « village du réemploi » accueille des acteurs de l'ESS, l'un pour du tri de déchets de bureaux, l'autre pour de la réparation de matériel médical... Un parcours pédagogique est aussi proposé, avec l'idée d'ouvrir à terme le site au grand public pour de la restauration, des festivals... D'ici 2025, près de 200 emplois doivent être créés et 100 000 tonnes de déchets recyclées. C'est du moins la promesse. On a envie d'y croire ! ●

LES GÉORGIQUES, OU LE SOUCI DU LIEU

PAR CÉLINE DOMENGIE, CHERCHEUSE ASSOCIÉE À L'UR ARTES, UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE, DIRECTRICE DU PROGRAMME LES GÉORGIQUES.

À la charnière des arts, des sciences et des savoirs empiriques, le programme de recherche et d'expérimentation Les Géorgiques explore la singularité du monde rural, ses imaginaires, ses valeurs culturelles et ses forces, dans un contexte global destructeur auquel la vallée du Lot n'échappe pas.

En 2020, Bernard Stiegler et le collectif Internation énoncent dans l'ouvrage *Bifurquer* que la réponse aux actuelles crises sanitaires, climatiques, sociales, économiques et psychiques doit s'inventer dans les villes puisque « la localité est devenue majoritairement urbaine [...], même si nombre d'expériences de "territoires en transition", se développent en territoires ruraux, semi-ruraux ou d'urbanité petite ou moyenne, la question de la localité [...] se pose d'abord dans les territoires urbains ».

Le programme Les Géorgiques défend au contraire l'idée que les liens qui unissent ruralité et urbanité ne peuvent pas se mesurer par des rapports d'importance ni par des plans comptables démographiques, mais doivent être envisagés comme des rapport d'alliance, d'interdépendance et de réciprocité. Il n'est pas inutile de rappeler ici le travail mené par les sociologues Pierre Bitoum et Yves Dupont qui affirment que la destruction du

monde paysan, en déstabilisant le socle de notre société, a provoqué une catastrophe anthropologique majeure. Aujourd'hui les localités rurales ont un rôle indéniable à jouer, non pas à côté, mais avec les villes.

Le déracinement des savoirs sociaux du quotidien (habiter, cuisiner, recevoir, partager, etc.) et le démantèlement des imaginaires provoqués par l'industrie de la culture et des loisirs dans le sillage du capitalisme mondial intégré participent indéniablement à la crise écologique que nous traversons. Cette crise est non seulement environnementale, mais aussi sociétale et mentale comme le rappelait l'écophilosophie de Félix Guattari, et ce n'est que dans la concrétude d'un lieu, d'une localité, que peut s'exercer, par la praxis, la portée opérationnelle de ces trois écologies.

Au sein de la vallée du Lot, à l'échelle du bassin versant de cette rivière, trois axes d'expérimentation sont déployés dans le cadre des Géorgiques : le (ou la) *Poïpoïdrome flottant(e)* sur le Lot, ses rivières et ses sources affluentes, *Terre vivante* sur une parcelle de terre d'AgroCampus 47 à Sainte-Livrade-sur-Lot et enfin, les ateliers d'otium sur la commune de Paulhiac. À l'instar du texte de Virgile qui inspira le nom de ce programme, gageons qu'à travers ces trois champs d'expériences nous pouvons nous soucier de la terre, de nos lieux de vie et cultiver les liens qui nous y attachent. ●

POÏPOÏDROME FLOTTANT(E) PROTOTYPE N°1, 2022.

En 1963, Robert Filliou et Joachim Pfeufer imaginèrent le Poïpoïdrome, un centre d'inutilité publique dédié à la création permanente... de la liberté permanente... Prendre soin de son existence comme d'une œuvre d'art.



CÉLINE DOMENGIE,
DON À LA RIVIÈRE LOT, 2022.

LEXIQUE

POUR REPENSER
LE TERRITOIRE,
REPENSONS
SES TERMES

S'orienter
sans carte

ALAIN MILON, PHILOSOPHE,
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ
DE PARIS NANTERRE.

Un territoire est un réseau. Dans ce réseau, il y a des individus qui ont des relations de sociabilités et, à partir de ça, des connexions vont naître. Ces individus vivant des sociabilités dans un lieu vont donner vie à ce dernier. On appelle ça un territoire. En Occident, il y a un sous-entendu derrière le terme de territoire : la carte, un morceau de papier, servait de représentation analogique d'un territoire. De fait, pour s'orienter dans un territoire, les individus utilisent des cartes. On s'oriente avec des points définis. Dans *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée*, Emmanuel Kant disait : « s'orienter, c'est d'abord trouver l'Orient ». Une fois qu'on a l'Orient, on trouve l'Occident, sous-entendu une fois qu'on a identifié le Nord, on trouve le Sud, l'Est, l'Ouest. À l'inverse, dans la culture non-occidentale, on trouve des approches pour s'orienter sur des territoires dont les lieux sont indifférenciés par nature. Ce sont des cartes qui fonctionnent quel que soit le lieu du territoire où l'on se trouve. On peut penser à la rose des vents ou aux méthodes d'orientation des Inuits. En Polynésie, la carte mattang aide à repérer les atolls en fonction des relations des vagues les unes avec les autres, de leur hauteur, de leur crête, de leur pli... Il y a danger lorsqu'il y a hiérarchisation. Regardons le réseau Internet : c'est un réseau de réseaux, un espace de la relation, mais Google impose sa propre hiérarchie entre ses différents territoires.

Construire
avec les
émotions

SARAH BÉNARD,
ARCHITECTE.

Le médium privilégié des architectes est le dessin. Pourtant, l'« architecture émotionnelle » permet d'utiliser les mots pour concevoir des espaces. Quand le dessin fige, les mots ouvrent, sans donner de forme définie. Grâce à l'écriture, l'architecture émotionnelle permet de construire un parcours émotionnel et de sortir du côté formel. Cela commence avec un exercice de déambulation, de marche sans but, pendant laquelle on porte attention à ce que l'on perçoit, et ce qui interpelle dans les villes et les territoires. Par exemple, du linge suspendu entre deux immeubles, un train qui passe en arrière plan, et des petites maisons sur pilotis : on décompose la réaction émotionnelle qui a lieu face à ces éléments. Dans un premier temps, on reconnaît les sens mis en éveil — avec le linge suspendu, le toucher, l'odorat et la vue — et ce qu'on en a perçu — douceur, fraîcheur, odeur de lessive - pour atterrir ensuite sur les sensations que cela crée — l'impression d'un lieu accueillant, aérien, festif... et des émotions subjectives que cela suscite — quiétude, enchantement, etc. Cet ensemble constitue une base, une recette pour créer un espace émotionnel. Par la suite, pour produire des espaces qui procurent de l'enchantement, on saura qu'un moyen d'y arriver est d'utiliser des éléments aériens, avec des suspensions par exemple.

Penser
le paysage

YVES GORGEU, INGÉNIEUR
AGRONOME, SPÉCIALISTE
DÉVELOPPEMENT RURALITÉ.

Traditionnellement, le pays est un territoire d'appartenance culturelle, dans lequel les individus se sentent habités d'un sens commun. La complexité aujourd'hui, c'est la coexistence de différents périmètres : les parcs naturels régionaux, les communes, les communautés d'agglomération, les métropoles... Il est difficile d'avoir une complémentarité intelligente entre ces différents périmètres et, trop souvent, on pense ces territoires à travers des actions, et non des visions d'avenir. Ce qui est intéressant dans l'approche paysagère, c'est qu'on se trouve dans le domaine du sensible et du ressenti. Le paysage, c'est aussi le paysage humain. C'est intéressant de faire s'exprimer les habitants sur leur manière de percevoir leur cadre de vie à la fois naturel et humain. Il y a un lien fort entre le milieu dans lequel on est et la manière dont on vit : le paysage peut constituer un langage commun pour les habitants. Pour y parvenir, il faut que les individus reconnaissent leurs trésors communs.

Laisser parler
les végétaux

FABIAN LE BOURDIEC, CHERCHEUR
EN NEUROSCIENCES ET FONDATEUR
DE VEGETAL SIGNALS.

À la fin des années 1990, dans un parc d'Amérique du Sud, des antilopes ont été retrouvées mortes. Une enquête a été menée, qui a permis de conclure qu'elles avaient été tuées par des plantes. Plus précisément, par des acacias tueurs de plantes. Quand les antilopes mordent les acacias, elles émettent un pic d'éthylène dans l'air, perçu par les acacias, qui chargent leurs feuilles de tanins toxiques en guise de réponse. Les plantes sont doublement intelligentes : non seulement elles réagissent à l'attaque, mais elles se passent l'information d'une feuille à l'autre, et développent une stratégie collective. En 2010, des Israéliens vont un cran plus loin en prouvant que les plantes se coordonnent et communiquent aussi entre elles, à grande distance, à travers une sorte de réseau internet du sol. Si on applique un stress à une plante, elle répond. Mais si on se déplace pour appliquer ce même stress à d'autres plantes, on constate que les réactions des voisines sont différentes de la première, car celles-ci ont été prévenues et ont préparé une parade pour moins subir l'attaque. Aujourd'hui, on continue d'isoler les plantes les unes des autres, et donc de les fragiliser. Mais heureusement depuis quelques années, l'agroforesterie est de retour : elle va enfin permettre aux plantes de retrouver ce partage d'informations.

Décaler
le regard

JAMES BOUQUARD, PAYSAGISTE
ET SCÉNOGRAPHE, CO-FONDATEUR
DE QUAND MÊME.

Certaines choses sont devenues difficiles en milieu rural. Parmi elles, les rencontres de nouvelles personnes. Pourtant c'est un vrai atout dans un territoire, la mixité. Créer de la sociabilité, de la rencontre, c'est possible. Il faut travailler les espaces pour qu'ils racontent une histoire, pour qu'ils créent la surprise et décalent le regard sur le lieu, sur le paysage. Il faut recueillir les avis des habitants, mais ne pas hésiter à les repasser à la moulinette pour aller à l'encontre des habitudes. Ce faisant, on fait se rencontrer des personnes qui n'avaient pas forcément vocation à se retrouver, on ouvre un champ des possibles. Quand 200 personnes se retrouvent à La Maison forte, il y a quelque chose qui vit, mais on retrouve aussi une forme de vie quand trois individus seulement bricolent dans la grange, ou quand Sandrine fait la cuisine. Il ne faut pas coller à cet espace une image préfabriquée, au contraire : il faut faire en sorte que chacun puisse écrire sa propre histoire ici.



Conception et rédaction
Mathieu Brand, Philippe Brzezanski,
Annabelle Laurent.
Avec **Bruno Caillet** et **Millie Servant**

Design graphique et mise en maquette
Florent Texier

Édition
Victoire Dubruel et **Philippe Brzezanski**

Impression
Reprolaser, Villeneuve-sur-Lot

Éditeur
La Maison forte, 9 Route du Tuquet,
Le Bourg, 47340 Monbalen

Cette deuxième édition des Cahiers de
La Maison forte accompagne les journées
de travail de Champ magnétique #2,
les 23/24 septembre 2022.

Ils sont acteurs au quotidien
de l'activité de La Maison forte :
Claire Brachet
Philippe Brzezanski
Bruno Caillet
Sandrine Dolignon
Victoire Dubruel
Ariane Lecadiou
Alain Ours
Nicolas Rogier
Nicolas Roth

Aucun événement public en 2022 ne serait
possible sans leur soutien amical
et leurs nombreux coups de main :
Amandine Beaune
Suzanne Bienaimé
Jean Cagnoti
Sylvie Carpentier
Juliette Cazabat
Marguerite Charenton
Juliette Cody
Lise David
Christine Dezetter
William Dolignon
Oscar Galea Coca
Tim Jamin
Stéphane Lagleyse
Dominique Lajeunie
Gaëlle Lassus
Charlotte Leroy
Pauline Marcopoulos
Rafael Marx
Annie Messina
Frédéric Navenne
Rose Navenne
Rémy Orliac
Corinne Roze
Camille Théron
Matthieu Zékar

La Maison forte reçoit le soutien de :
La Commune de Monbalen
La Communauté d'Agglomération du Grand Villeneuvois
Le Conseil départemental de Lot-et-Garonne
Le Conseil régional de Nouvelle-Aquitaine
Le ministère de la Culture — DRAC Nouvelle Aquitaine
Le Centre National de la Musique
L'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires (ANCT)
L'ADEME

